

L'administration ça vous.....

Lorsqu'on vous dit que vous avez un potentiel et que vous-même sentez que vous êtes plus ou moins doué en écriture, vous vous demandez sur quoi ou sur qui écrire car vous ne savez pas par où commencer ni comment le faire, alors le meilleur moyen pour vous est de faire simple, écrire sur vous-même car personne ne pourrait mieux vous connaître que vous.

A travers ces lignes mademoiselle B, la timide et complexée, dont le manque d'assurance a empiété quelque fois sur sa vie quotidienne va rencontrer madame B, la battante, la persévérante et ensemble, elles nous relateront, leurs péripéties dans une administration qu'elles qualifieront d'ingrate et de lugubre.

La victoire contre cette administration ingrate a été remportée par madame B car mademoiselle B a cessé d'exister depuis longtemps.....

Lorsque j'ai commencé à travailler, je n'avais que vingt ans, tout juste vingt, même deux mois de moins, car j'ai fêté ma vingtième année au sein de cette entreprise qui abritait des femmes et des hommes beaucoup plus âgés que moi et dont les mentalités étaient tout sauf similaires à la mienne.

J'ai été recrutée comme secrétaire. Finalement, secrétaire ça veut dire quoi? Ça veut dire : « Garde un secret et tais-toi », et ce n'est que lorsque l'on travaille dans une administration que l'on comprend qu'il ne faut pas être une lumière pour être secrétaire mais juste savoir se taire, quoi que beaucoup d'entre elles savaient tout faire, sauf se taire.

Je les voyais déambulant par ci et par là avec une rigueur et une rigidité que je n'avais jamais vues ailleurs, je les entendais qui discutaient, mais leurs propos ne montraient aucun signe d'intellectualisme ou de bonne culture générale.

Leurs hommes lisaient des journaux et leurs femmes des livres à l'eau de rose, des livres que j'avais lus lorsque j'étais adolescente, je me demandais alors comment étais-ce possible ? Je me disais « Elles sont vieilles elles ! Comment peuvent-elles lire ce genre de livre ? ».

Je les trouvais presque vides et à la limite de la nullité cérébrale.

Elles sont vieilles me redisais-je encore, elles devraient lire des chroniques difficiles, des livres d'intellectuels, des histoires d'histoire, mais elles, elles lisaient des « Harlequin », des livres d'adolescentes en mal d'amour.

Leurs discussions tournaient autour de la cuisine, des gâteaux et des collègues, les uns critiquaient les autres, et les autres critiquaient les autres, et moi j'étais là à observer sans rien comprendre de ce qui se passait.

Au déjeuner, ils sortaient tous ensemble et elles mangeaient toutes ensembles, se partageant les repas comme des bonnes sœurs dans un couvent, mais dès la séparation, les critiques fusaient et moi je restais là, je les observais, sans rien comprendre.

Dans le bureau il y avait une fille, plus âgée que moi d'une année, elle n'arrêtait pas de me poser des questions sur tout et rien et de rigoler sur tout et rien, je la regardais faire et elle m'agaçait, elle m'exaspérait, elle m'ennuyait, mais avec le temps on mûrit, on apprend à aimer et à vivre en communauté, on constate que personne n'est parfait et que les autres ont aussi des qualités.

Cette fille est devenue mon amie, car elle a toujours été là, des pires moments de mon existence jusqu'aux meilleurs.

Il y avait une autre fille qui prétendait avoir quatre ans de plus que moi, mais je pense qu'elle avait sensiblement descendu la balance de son âge, elle aussi rigolait et me posait toutes sortes de questions, plus indiscretes les unes que les autres avec un sans gêne et une aisance digne d'une concierge de premier ordre.

Cette fille se moquait de moi ou pensait-elle le faire ? Et moi j'étais là à la regarder, en me disant en mon for intérieur « pauvre idiot ! » ! Finalement, au fil du temps il s'est avéré que cette personne souffrait réellement du syndrome de déséquilibre mental et psychique et elle a été licenciée, quelques années après, après être devenue mon amie.

Les autres, une fausse « blondorange », dont la couleur de cheveux était un mélange de jaune et orange cocorico, elle portait en guise de boucles d'oreilles des plumes bleues et n'arrêtait pas de gigoter la tête comme celle d'un perroquet assommé par une pierre.

Elle parlait pour ne rien dire, persuadée qu'elle était la meilleure de toutes, elle ricanait, toisait et jacassait, mais ses paroles étaient aussi vides que des bancs scolaires en période de vacances. Quelque temps après, elle est partie, elle aussi.

Une femme, petite et avec une allure coincée était là aussi, elle portait un truc jaune avec des chaussures à talons noires, elle parlait, je la regardais tout bêtement l'air de rien...Finalement, je les ai toutes regardées, bêtement sans rien dire, après tout j'étais aussi secrétaire qu'elles, pourquoi se la jouer alors.

Un jour une dame entra dans le bureau de ces lumières fluorescentes en matière d'habits seulement et j'ai demandé : « qui est cette dame ? Elle est classe ! », Et elles m'ont toutes regardées avec des yeux couleur de sang, l'une d'entre elles rétorqua « classe hein ! » Et elles se sont mises toutes à rire, bêtement, bruyamment.

J'ai décidé de montrer que j'étais différente. Le lendemain, je devais les impressionner, leur montrer que moi c'est pas toi et toi encore moins moi, c'est prétentieux mais c'est comme ça !

En rentrant à la maison, je me suis arrêtée pour acheter un livre de mots croisés, force 2, alors que je pouvais bien en acheter un de force 3 ou plus, mais je ne voulais pas buter sur des mots ou ralentir la cadence, moi c'est moi et moi j'écris, je manie tellement bien la langue de voltaire que j'ai fait 378 fautes sur la dictée de Mérimée, en copiant bien sûr.

Dans le temps, j'étais une cruciverbiste chevronnée mais là, j'ai perdu des mots, des synonymes, des antonymes, des homonymes je n'ai gardé que les mimes car pour survivre dans l'administration, il faut savoir mimer par ci, imiter par-là, critiquer partout....

L'administration.

L'administration ça vous abrutit, ça vous bouffe le crane, ça vous embrouille les idées, ça vous troue la mémoire et à la fin de votre chemin avec elle, vous vous retrouvez complètement vidé, lessivé, mentalement démasculinisé et corporellement « déféminé ».

Le lendemain, j'ai ouvert mon sac, sorti le livre de mots croisés et un stylo, j'ai croisé les jambes, qui paraît-il étaient belles autrefois et j'ai commencé à déchiffrer les mots croisés, les mots fléchés, les mots ondulés, avec une aisance et une rapidité qui voulait leur montrer que moi je n'étais secrétaire que par accident de parcours.

Ils entraient et sortaient, ils claquaient les portes et me regardaient, et moi j'étais là à faire semblant, sans que les expressions de mon visage ne trahissent que j'avais atteint mon but, celui de les impressionner.

Je me sentais bien, nettement mieux et mentalement supérieure, oui mais l'administration ça vous apprend une chose, c'est que vous n'évoluerez jamais bien en étant secrétaire.

Pour bien évoluer dans l'administration, il faut faire des études supérieures. L'administration ça vous brise, ça vous choque, ça aspire votre potentiel et expire votre niveau scolaire, c'est ça l'administration.

Il y a quelques années, un directeur général, non-sieur D, vers qui nous reviendrons au milieu de ce récit et grâce à qui j'ai pu développer mon amour pour l'écriture, a commencé à parler de ses diplômes et de son cursus universitaire, ensuite, il s'est tourné vers moi et m'a demandé « et vous madame B, qu'avez-vous étudié ? Vous êtes juriste ? » Et là, j'aurais souhaité, aimé, espéré, répondre « j'ai un bac + 18 », mais j'ai tout simplement répondu « non. Rien ! ». Son regard qui était tendre au début s'est aussitôt refroidi suivi d'un « hum » que je ne saurai expliquer, c'est là que j'ai senti que je n'étais rien du tout et le comble de tout ça c'est que ma bêtise en est arrivée jusqu'à être fière que ce lascar m'ait prise pour une universitaire.

C'est ça l'administration, ça vous rend bêtement inconscient des erreurs de votre jeunesse.

Un jour on me donna à taper la lettre d'un directeur et je fus réprimandée pour avoir osé corriger un mot, car ce directeur universitaire, semblait ignorer que le mot caduc, devait s'accorder en genre et en nombre avec le nom.

Lorsque j'ai essayé de me défendre, on m'a dit « mais mademoiselle, c'est le directeur ! ». Il fallait à ce moment-là, écrire à grand Larousse ou petit Robert, pour demander à « invariabiliser » le mot caduc, au lieu de réprimander la petite secrétaire qui devait se taire face au directeur qui ne fait pas d'erreur.

Quelques jours après, j'ai croisé ce directeur qui m'a toisée de haut en bas ou de bas en haut, je ne m'en souviens plus. Lorsque son ossature est passée devant moi avec ce dédain et cette assurance presque parfaite, j'avais envie de lui crier « caduc-va ! ».

Les jours passaient et moi je partais, revenait, repartait et revenait en ne réalisant pas encore que j'allais être bouffée par cette administration qui avait juré de me garder vingt-six années, de m'humilier, de me fatiguer, de me casser, de me décourager, de me façonner, j'ai pris le dessus sur ce dernier mot car fort heureusement je suis « infaçonnable ».

Les femmes s'adressaient à moi comme des supérieures et les hommes comme les supérieurs de mes supérieures.

Tout le monde donnait des ordres, même pour demander un journal ou une tasse de café, d'ailleurs j'ai dû arrêter de prêter le journal et j'ai remballé ma machine à café.

Deux mois après et à la veille de mon anniversaire, je me suis dit « allez faisons mauvaise fortune contre bon cœur », j'ai demandé à ma mère de m'apprendre à faire des tartes au citron pour les emmener avec moi le lendemain. Je les ai préparées, emballées et arrivée au boulot, je les ai distribuées, d'ailleurs, à ce sujet, quelqu'un m'a confessé, vingt et un ans après, que mes tartes étaient dégueulasses.

Je commençais à voir chacun du bon côté, mes préjugés à la poubelle, mes jugés au lavabo.

Un jour, j'étais en retard, il faisait froid, je courais. Arrivée au boulot, je fus suivie par une meute de chiens, des bâtards mais trop câlins et attendrissants, j'ai ouvert mon sac et j'ai distribué quelques gâteaux à ces Médor, depuis ce jour, j'ai été suivie par eux jusqu'à leurs derniers soupirs.

Petit à petit je me suis mise à leur donner à manger durant la pause déjeuner et lorsque je levais les yeux je voyais des têtes derrière les fenêtres, des yeux qui me fixaient et moi j'en étais fière, mais ce que je ne savais pas, c'est que ces yeux ne regardaient pas mes gestes de bienfaisance mais seulement le retroussement de mes mes mini jupes lorsque je servais mes Médor.

L'administration ça vous fixe et ça vous juge même dans vos moments les plus héroïques, c'est ça l'administration.

Quelquefois, j'avais l'impression d'être un objet de foire, une bête de cirque ou une extra-terrestre, mais je n'en avais rien à cirer, car moi, je savais qui j'étais, j'étais mademoiselle B, la secrétaire qui corrige les fautes des directeurs, qui fait des mots croisés et qui ramène à manger aux chiens bâtards.

Je commençais à changer sans pour autant m'adapter. Les jours passaient, les semaines, les mois et enfin quelques années.

Ma timidité qui était plus que malade dans le temps, m'avait empêché de m'ouvrir aux autres, il faut dire qu'il y avait quand même des personnes qui méritaient qu'on s'intéresse à elles, mais d'autres qui ne méritaient même pas le regard furtif de la myope que j'étais.

A la sortie, le seul transport en commun était archicomble et si je ne descendais pas plus tôt, je n'avais pas ma place, alors je restais debout, rouge comme une pivoine et mes membres tremblaient comme une biche atteinte de la maladie de parkinson.

Au fonds du transport, un groupe de jeunes hommes qui extériorisaient leurs complexes en hurlant au fond de ce vieux minibus qui déambulait tous les jours de gauche à droite et de droite à gauche.

Ces jeunes hommes qui, à mon avis, lançaient presque tous les jours des taquineries à mon égard, mais je ne saurais confirmer s'ils s'adressaient à moi ou étais ce juste le fruit de mon imagination fertile, car alimentée par les remous du même complexe que le leur, celui du manque flagrant d'assurance.

Ce qui est sûr, c'est que je les entendais tous les jours hurler à tue-tête et crier au plus fort, se tordre de rire et taper des pieds comme des taureaux déchainés à la vue d'un matador.

Le contenu de leurs conversations pouvait sembler vide ou sans intérêts pour des personnes comme moi, des personnes qui ne connaissaient pas encore l'emprisonnement de la toile la toile d'araignée administrative.

Peut-être était-ce leur façon de se défouler après une journée de travail, ou bien une façon de montrer qu'ils existaient, ou alors, qu'ils étaient heureux ou encore, qu'ils étaient épanouis. Oui mais, montrer à qui ? A quoi ?

Passons ! Ils commençaient à se rapprocher de moi, certains étaient quand même gentils, d'autres plus gentils et d'autres plus gentils que les deux gentils, je n'en ai pas vu qui soient méchants ou bien étais-je trop naïve pour le voir car j'étais trop dans le « PEACE AND LOVE » et je croyais fermement que tout le monde était beau et gentil.

Au fil des jours, j'essayais de m'adapter, je participais à leurs discussions sans bégayer et mangeais à leurs tables sans suffoquer, je me suis fait deux ou trois amis et j'ai été marquée par Monsieur MB, qui après une année d'amitié s'est installé à l'étranger et n'a plus donné aucun signe de vie.

Au fil des mois, d'autres venaient et moi je me noyais dans ce monde qui n'était pas le mien et désormais mon ombre faisait partie du décor bien que l'esprit n'y était pas encore.

Je me suis quelquefois révoltée car les gens de l'administration vous jugent pour vos tenues vestimentaires, votre maquillage, vos talons aiguilles, vos éclats de rire, vos accès de colère, sans pour autant vous féliciter pour votre gentillesse et votre amabilité.

Ma timidité commençait à se métamorphoser en un « j'me laisse pas faire » quotidien, car pour survivre dans cette administration il fallait s'affirmer et avoir de la personnalité.

C'est ça l'administration, ça chasse la timidité !

Un jour la standardiste m'a téléphoné pour me dire que la prochaine fois que je demandais un numéro, il fallait que je reste dans mon bureau et elle m'a raccrochée au nez sans me laisser le temps de m'exprimer.

Je me suis retournée alors rageusement vers mes deux collègues de bureau et leur ai demandé son numéro de téléphone, dès le son de sa voix, je me suis métamorphosée en une harpie complètement hystérique « écoutez, madame ou mademoiselle, ai-je dis, j'ai demandé un numéro, c'est vrai, mais entre temps, j'ai été convoquée par mon responsable hiérarchique, alors la prochaine fois avant de faire tout un tapage, ayez l'amabilité de demander les raisons de mon absence, en plus c'est mal élevé de raccrocher au nez des gens ! » et paf, j'ai raccroché à mon tour, quel bel exemple de bien élevée !!!

Quelques minutes après, elle m'a rappelée, nous nous sommes réconciliées et elle était très gentille.

La fin de journée, j'ai été savonnée par un chauffeur, devant tout le monde, il m'avait fait comprendre que c'était la dernière fois qu'il m'attendait et que si la prochaine fois je descendais en retard, il partirait sans moi, je n'ai rien dit, j'ai juste rougi, j'ai angoissé, j'ai transpiré, j'ai eu envie de pleurer, j'ai senti je rapetissais, malgré mes 10cm de talons aiguilles, le comble de tout ça c'est que je les entendais au fond, qui ricanent et qui chuchotaient comme des enfants turbulents, j'avais envie de leur crier « vos gueules ! » et de leur balancer mes 20 centimètres en plein visage.

Je n'ai pas dormi cette nuit-là, je me suis sentie humiliée, j'ai imaginé toutes sortes des scénarios de vengeance et après quelques heures de perturbations psychosomatiques liées à mon humiliation, j'ai décidé que le lendemain je riposterai, qu'importe la manière ou le moment, je riposterai.

Le lendemain matin, je me suis réveillée toute émoustillée, je me suis armée d'un thermos de café et je suis sortie de la maison avec détermination.

Arrivée à l'endroit où je devais prendre le transport, j'ai rehaussé mes épaules en attendant l'arrivée de celui qui m'avait humiliée la veille.

Je voyais le vieux mini bus jaune arriver, titubant au loin et dès que sa carcasse s'est garée devant moi, mes membres ont commencé à vaciller et les battements de mon cœur se sont accélérés, je suis montée sans dire bonjour au chauffeur et je me suis assise au troisième rang.

Durant tout le trajet, je me demandais quand lui parler et que lui dire ? A mon arrivée au boulot, le courage m'a manqué alors je suis descendue du transport en lui faisant mine de l'ignorer.

Dès que je suis arrivée à mon bureau je me suis enveloppée dans un bouclier formé par la fumée de mon café envers lequel tous mes espoirs étaient fondés car c'est lui qui allait me donner le courage nécessaire pour m'affirmer.

Dès que j'ai pris ma dose de caféine, j'ai récupéré le peu d'assurance que j'avais en moi, je me suis dirigée vers le téléphone, j'ai formé le numéro de mon amie la standardiste et je lui ai demandé gentiment quel était le numéro du parc-auto, j'ai appelé le chauffeur pour lui demander de venir me voir.

En attendant l'arrivée de mon collègue, j'ai mis ma main sur la hanche ensuite je me suis assise, ensuite je me suis levée en croisant les bras ensuite je me suis rassise et lorsque j'ai entendu qu'on frappait à la porte je me suis vite levée...

J'ai commencé à gueuler sur mon interlocuteur silencieux et à pointer sur lui mon index qui tapait sur l'air comme un marteau tape sur un clou, je ne me souviens pas des mots que j'ai utilisés mais juste de mon hystérie et des gymnastiques de mon index droit pointé sur le visage du pauvre malheureux.

Le monsieur s'est excusé et finalement, il était très gentil lui aussi, je me suis alors sentie méchante et idiote mais j'étais bien vengée.

Les jours passaient et j'affirmais de plus en plus ma personnalité, la personne gentille et agréable que j'étais avant d'entrer dans cette administration, s'est transformée en une antipathique snobinarde mais c'était ma seule façon de montrer que j'existais.

Un jour, on recruta monsieur LM, celui qui m'aura marquée à vie dans cette lugubre administration, au début on ne se parlait pas, lui prenait des airs arrogants et moi mes nouveaux airs snobinards.

LM était grand et avait les cheveux aussi raides que ses moustaches, il était presque aussi timide que moi et dès que le contact a démarré entre nous, une amitié sincère s'est installée.

Il était de ceux qui vous donnent gratuitement votre ratio de bonne humeur pour la journée en vous faisant rire aux moments où vous vous y attendiez le moins.

Il prenait son stylo de sa main gauche et écrivait et dès que nos regards se croisaient on pouffait de rire sans même en connaître la raison. Il imitait le chef, j'imitais la secrétaire, il imitait le directeur, j'imitais encore la secrétaire. On terminait la journée dans des éclats de fou rire interminables.

Dès que j'arrivais à la maison, je racontais les exploits humoristiques de monsieur LM, toute ma famille s'est prise d'adoration pour cet être sans même le connaître.

Il nous est arrivés plusieurs fois de nous disputer car il avait des propos misogynes quelquefois mais après quelques heures ou quelques jours, tout repartait comme si de rien n'était.

Il me disait « tu sais, nous les gémeaux, on meurt jeunes mais riches ».

Notre amitié aura duré 23 années et je pleure à son souvenir car il nous a quittés il y a une année, en étant jeune mais pas riche.

Un jour pour mon anniversaire, monsieur LM m'a acheté une boîte de maquillage de couleur grenat, après l'avoir remercié je l'ai taquiné sur la manière dont il me l'avait offerte, sans emballage et en me le jetant presque au visage, il m'a répondu qu'il s'était déplacé jusqu'au marché pour acheter cette boîte qui lui avait coûté 130 DA, j'ai ri pour ses gestes gauches, mais malgré cela j'étais très touchée car malgré sa misogynie, monsieur ML avait de petites attentions pour moi.

Un jour, monsieur ML m'a dit qu'il allait passer à la maison pour connaître ma famille et je ne l'ai pas cru, il est quand même venu à pris son café avec mon père et fait connaissance avec toute la famille, ma mère s'est mise à l'adorer depuis ce jour-là et me demandait tous les jours de ses nouvelles.

Notre amitié grandissait de jour en jour et un beau jour alors que j'étais sortie faire des achats, monsieur LM est passé à la maison avec son épouse qu'il voulait faire connaître à ma famille.

Quelques jours après il m'a expliqué que le but de sa visite était que son épouse me connaisse et voie que je n'étais pas la personne qu'elle imaginait car apparemment elle avait peur de notre relation d'amitié et suspectait autre chose que cela, je n'ai pas eu la chance de la voir ce jour-là, mais deux ou trois années après, lors du décès du frère de LM, elle m'avait accueilli à bras ouverts et j'ai constaté qu'elle avait compris que je n'étais pas la voleuse de maris qu'elle imaginait, mais juste une bonne amie de LM.